

Autonymie, nom féminin

René Lapierre

Volume 30, Number 1 (175), February 1988

Sept Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31523ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapierre, R. (1988). Autonymie, nom féminin. *Liberté*, 30(1), 8–15.

RENÉ LAPIERRE

Autonymie, nom féminin

Autonyme: *qui se désigne lui-même comme signe dans le discours.*

LE ROBERT, p. 136

Il arrive de temps à autre que l'on tombe, en déplaçant quelque papier, sur une vieille photo d'il y a dix ou quinze ans! C'est chaque fois la même chose: — Pas possible! J'avais l'air de ça?!

Dix ou quinze ans c'est le point critique, l'âge ingrat du vieillissement. Même les mannequins d'Eaton, dans les vieux catalogues, ont l'air de ça. (Avant, ça peut toujours aller, c'est tout de même portable; à la rigueur pour faire du vélo, pour aller patiner. — Et après? Oh, après, ça devient rétro: y a qu'à laisser descendre, c'est planant.)

Mais dix ans? Douze ans? La catastrophe. On ne porterait pas ce pantalon pour repeindre un placard. Et cette veste, vous l'avez vue? — Pour jardiner, dites-vous? Pas question c'est *dehors*. Pensez un peu aux enfants.

Quand elles ont une vingtaine d'années, à preuve, les automobiles retrouvent une certaine allure; les gens en demandent plus cher, les collectionneurs commencent à les frotter, à parler prix. Même chose pour les articles de cuisine, les cabarets et le mixeur, et les 45 tours de Tony Roman. Ç'a du chien, non? On est post-moderne ou on ne l'est pas. Mais en bas de vingt ans, franchement non: c'est l'inter-règne de la platitude, la rognure de l'histoire, la zone grise du périmé.

Pas que les vêtements, du reste; il y a aussi des *mots* qui font

époque, qui se portent à tel ou tel moment, comme un signal de code, une convention usuelle. *Tsé veut dire?* Il y a vingt ans c'était le temps de Terre des Hommes, du drapeau canadien, des chansons de Renée Claude et de la Place Ville-Marie; une nouveauté que l'on avait pas encore tout à fait saisie, et qu'on laissait flotter dans une sorte d'indéfinition, de vacance politique: c'était cool, *groovy*. Le Parti québécois n'existait pas encore. On était bleu ou rouge, ou l'on n'était point; c'était il y a vingt ans.

Puis la vacance prit brusquement fin: il y eut Daniel Johnson (égalité ou indépendance), il y eut De Gaulle. Il y eut aussi Pierre Elliott, la trudeaumanie qui faisait contrepoint, *là-bas*, à la chanson qu'on commençait à fredonner *ici*: fin du RIN, fondation du PQ. Quelque chose avait changé qui mettait tout à coup fin à la rêverie, et allait précipiter le côté tranquille du mouvement social, le polariser d'une manière inattendue: jusque-là, le consensus sociopolitique du Québec et du Canada s'était formulé, ou plutôt étendu (*Ad mare*) de façon relativement homogène, sinon abstraite. Rouges ou bleus, jeunes ou vieux; mêmes affaires, même pays. Puis subitement les choses se durcirent, se braquèrent: il y eut des émeutes à Paris, des chars d'assaut à Prague. On retrouva *d'un côté* les libéraux, *de l'autre* le séparatisme; à droite Nixon, à gauche Woodstock. Ça bardait fort. Même à Saint-Léonard, à l'Université McGill et aux défilés de la Saint-Jean-Baptiste, en attendant la Loi sur les Mesures de Guerre. C'était moins cool; il y avait déjà le Viêt-nam, on aurait bientôt le Watergate, on ne comprenait plus rien.

Nous y voilà: c'était il y a treize ans, dans cette plage de temps mort où les photos deviennent moches, les sourires figés. On est tout à coup à l'heure de Gerald Ford, des complets à carreaux beiges et des automobiles vert avocat, dans une sorte d'antichambre de l'histoire, un *twilight zone* du progrès. New York est en faillite, les Jeux sont boycottés; à l'automne de l'année suivante, le 15 novembre, le Parti québécois prendra le pouvoir.

Ce préambule n'est lui-même qu'une image: là, à gauche, c'est vous. Les cheveux un peu trop longs, une cravate d'artisanat tissée à Saint-Antoine-du-Richelieu; Dieu! que c'était laid. Lucie portait son châle en macramé. Vous la reconnaissez? (Le vaisselier venait de chez Lacasse. Pour les canards de bois c'était du toc: Salon des Métiers d'Art.)

Songeur, vous déposez la photo. Ça fait longtemps mais pas encore assez; vos enfants pourraient peut-être en rire, vous pas.

Ce que l'image évoque c'est en fait une atmosphère, un climat plutôt qu'un contenu. Lequel? Celui qui a permis que soit conçu et diffusé, il y a une douzaine d'années, tout un réseau de *conventions* autour desquelles se dessinait un certain consensus, sinon une unanimité. Il ne s'agit pas, encore une fois, d'un contenu ferme; plutôt une attitude, une disposition par laquelle on appréciait collectivement certaines valeurs. L'authenticité, l'originalité, la spécificité: et au-dessus d'elles, les résumant et les fondant en signification, l'autonomie. *Vive le Québec libre* était devenu vive le Kékek, — *Kébek* tout court, dans une épellation qui le détachait de la contingence pour promulguer à la place une *essence*, commanditer un mythe: celui de la québécoïté. En avant toutes.

— Vers où?

— Aucune importance: *C't'au boutte!*

— Mais encore?

— *Écoute, man: y'a rien là!*

Évidence aveuglante: au bout de ce chemin, le vide. Rien là. Planant, non?

Ah, pour planer, ça planait. Quelques devises, entre autres:

Le Québec n'est pas un petit peuple. Le Québec serait peut-être plutôt quelque chose comme un grand peuple. (R. Lévesque)

On est six millions, faut se parler. (Labatt)

Toute œuvre littéraire écrite avant le 15 novembre 1976 doit maintenant être réexaminée et perçue selon une nouvelle perspective. Parce que maintenant, l'histoire a un sens.

Et ailleurs:

Maintenant qu'on a nommé l'innommable, l'inconscient collectif se trouve libéré et peut devenir générateur d'une grande décharge d'énergie jusqu'alors contrariée. (H. Aquin)

Assomptions triomphales inspirées par les thèmes de la vastitude et de la crue (sinon de la débâcle), dans le plus pur style LG2. (L'un des best-sellers de l'époque s'intitulait même le *Répertoire québécois des outils planétaires*, comme si cela pouvait servir à quelque chose. «Y'a du français dans l'air», assuraient les contrôleurs aériens du Québec; alors, n'est-ce pas, autant s'y préparer!) L'enthousiasme était grand, c'est le moins qu'on puisse dire.

Il serait donc tombé, on doit en convenir. Pourquoi cela? Parce que le projet d'indépendance, en dehors de la question linguistique, n'avait guère de référent objectivable. Plutôt un référent interne, messianique, placé quelque part entre le mythe et l'histoire: Cervoise, armoires à pointes de diamant, gens du pays. *Referendum*, précisément, sans autre référent que linguistique, et dont la question même ne précisait aucun contenu, ne supposait aucune stratégie. Souveraineté? Association? *Rien là* en effet. Il était tard, le party finissait: les gens se sont donc abstenus d'approuver. C'était le *boutte*, le Chemin du Roy donnait sur un cul-de-sac. Et après? — Après, rien. C'était fini.

Le lendemain, par contre, c'était sinistre. Les décorations et les drapeaux traînaient partout comme des oripeaux lugubres; personne n'avait gagné, il ne restait qu'à nettoyer. On fit place nette.

* * *

Huit ans, c'est court. C'est quand même suffisant pour oublier un peu, et se trouver bizarre sur la photo qu'on vient de ressortir; mais ce n'est pas assez pour se placer hors d'atteinte. Il est trop tôt pour faire des bilans, liquider les inventaires: on commence à peine, au fait, à distinguer des contenus.

Ce que l'on peut par contre identifier avec plus de certitude a trait à l'atmosphère, au *signal d'appel* de ce temps-là. Les mots-clés de la percée nationaliste des années soixante-dix (pays, autonomie, destin collectif, souveraineté, histoire et patrimoine) étaient effectivement des termes *conducteurs*, des relais qui permettaient aux gens de faire contact, d'éprouver une sorte de cohésion sociale. C'étaient, comme on dit à présent, des éléments en interface, capa-

bles, pendant un certain temps, de générer des discours, de codifier les échanges. Voire même de permettre une sorte d'extraversion, dans la mesure où c'était la spécificité linguistique et culturelle — la langue et le cœur du Québec — qui était en cause.

En un mot, la convergence de ces éléments créait une *esthétique*, délimitait un horizon d'attente et prescrivait une formulation particulière des débats. (C'est du reste ainsi que le contenu de ces derniers a pu se transformer en rhétorique, en exercice thomiste de la réfutation: questions-réponses automatiques, comme l'a déjà fait remarquer André Belleau (*Liberté* 153, juin 1984), qui créèrent bientôt cette chose étrange, «une sorte de contact non réciproque (...) maintenu par la poursuite même de la discussion et non par son contenu devenu inopérant».)

On pourrait même douter à présent, quand on essaie de se rappeler le plan et les devis de la souveraineté-association, que ceux-ci eussent jamais été pourvus d'un contenu. (Certainement pas en tout cas d'un contenu *stratégique*, d'un mode de réalisation: il s'agissait plutôt, en l'occurrence, d'un contenu *affectif*, certes capable de faire tourner la machine, mais pas de faire avancer quoi que ce soit.) Peut-être même cela remonte-t-il non pas à 1980 mais à 1976, c'est-à-dire au passage du PQ de l'opposition officielle à l'exercice du pouvoir: ce changement de rôle l'aurait trouvé tout à fait capable de gouverner, mais incapable de convertir en termes opératoires sa critique — rhétoriquement très affirmée — du fédéralisme canadien. Est-ce donc faute d'avoir essayé?

Au contraire. L'attente du public était grande, le vent soufflait dans ce sens-là; il fallait tout réviser, tout reprendre, tout considérer. Par quoi commença-t-on? La langue. Projet de loi numéro 1 (bientôt devenu 101) de l'an I. Et d'une. Ensuite? La culture, très chers. Le libre blanc (!). C'était un gouffre, on n'allait plus jamais sortir de là. Avec cette confusion des concepts de langue et de culture la pensée indépendantiste allait entrer dans le domaine de la rhétorique: «On me demande souvent, écrit encore André Belleau: qu'est-ce qu'un Québécois? Je refuse de répondre, ou plutôt ce n'est pas à moi de répondre (...) Je refuse de montrer mes papiers. Je ne peux pas définir un Français, un Russe, un Finlandais. Je suis incapable de définir la culture allemande. Personne au monde n'a à sup-

porter ce poids de définitions que l'on impose aux Québécois actuellement.» (*Liberté* 146, avril 1983)

On comprendra mieux que les choses aient évolué vers l'esthétique, ou mieux encore, qu'elles aient cessé d'évoluer: combien parmi ceux que ralliait l'idée d'indépendance l'attendaient vraiment? Et parmi ceux-là combien se souciaient du détail — épouvantablement complexe — de l'opération? Pas grand monde, apparemment: l'indépendance était devenue pour l'essentiel une attente morale (peut-être même une éthique plutôt qu'une esthétique) qu'exauçait déjà en grande partie la loi 101.

On pourrait même avancer que c'était cette attente même — la «vigile du Québec», comme l'écrivait en 1970 le sociologue Fernand Dumont — qui constituait son propre but: une sorte de nativité effectivement, l'expectative heureuse, festive, d'une incarnation. (Harmonium: «On a mis quelqu'un au monde/On devrait peut-être l'écouter.») Le Verbe ne s'est toutefois pas fait chair, ce fut l'inverse qui se produisit: la langue est devenue la sainte Espèce, «l'objet» immédiat offert non plus à la connaissance sensible mais au sentiment mystique d'une fraternité. Le sens de tout ceci n'avait dès lors plus rien de référentiel, il n'était plus tourné vers une réalité sensible mais vers sa propre essence: il devenait autonome. Les initiés pouvaient encore le comprendre; mais les autres, c'est-à-dire les allophones, se sentirent évidemment exclus. (Voir, pour mémoire, le clivage ethnique et linguistique du scrutin référendaire.) Plusieurs francophones commencèrent du reste à se sentir eux-mêmes à l'étroit dans le reposoir linguistique qu'on leur avait dressé:

Je me demande qui sont les débiles profonds qui ont convaincu les hommes politiques québécois depuis 15 ans de tenir pareil langage. Pensez-vous que nos enfants vont accepter bien longtemps cette approche muséologique?... Notre langue vit-elle dans une réserve comme certaines plantes ou certaines espèces animales menacées d'extinction?

(A. Belleau, *ibid.*)

Nos enfants. Nous y revoici donc.

Ils sont désengagés, ne pensent rien, ne croient à rien, ne fichent rien. Leurs camarades d'école sont colombiens, chiliens, vietnamiens; ils n'ont pas la plus petite idée de ce qu'était le Québec entre 1960 et 1976, ils n'ont connu nulle part l'homogénéité clérico-familiale de l'époque duplessiste, ils ne savent pas qui est Aurèle Joliat. Et puis après?

J'avancerais l'hypothèse que le Québec «sécessionniste» d'il y a quinze ans n'a jamais sérieusement voulu de l'indépendance; pas plus qu'il ne la veut maintenant, à l'heure où le PQ essaie de ranimer le débat linguistique autour de la loi 101. Seulement, le discours de l'indépendance (*pro* et *contra*) avait une fonction topique: il constituait un point de contrat, une sorte de commun dénominateur de l'existence politique. Maintenant que les termes du problème ont varié, le point de contact a naturellement dû se déplacer lui aussi. Quel serait actuellement le topique capable de servir de relais, de rétablir la communication entre les gens qui ont vingt ans et ceux qui passent quarante?

Ce n'est pas facile de le dire.

Il y a deux ans, lorsque les Canadiens ont ramené la coupe Stanley à Montréal, un million de personnes se sont réunies spontanément au centre-ville: les motifs les plus divers les avaient amenés là, qui n'entretenaient avec le strict exploit sportif qu'un rapport contingent. (Sans doute autant que pouvaient l'être les motifs d'ordre ethnique ou linguistique, l'équipe montréalaise étant actuellement l'une des formations les plus hétérogènes du sport professionnel.) Mais précisément: l'heure est à la trans-culture (ce n'est pas pour rien), au libre-échange. Je ne veux pas par là suggérer une sorte d'éloge du fanatisme partisan, mais simplement observer ceci: que plus le temps passe, moins il semble possible de *sommer* les composantes ethniques et linguistiques de la culture québécoise, et moins il me paraît souhaitable ou pensable de considérer celle-ci en la parcellisant. Je ne veux pas d'une logique culturelle de l'exclusion, du retranchement ethnique, en vertu de quoi la culture québécoise serait ce qui reste une fois qu'on a soustrait le Grec, l'Italien, l'Anglais, l'Américain, etc. Penser de cette façon mène droit aux espèces menacées, au sanctuaire ethnique: le «vrai Québec» finirait

par se retrouver quelque part au nord de Fort Rupert, dans les bayous nordiques de la toundra.

Par ailleurs, il me semble farfelu d'espérer que les débats linguistiques entendus il y a une quinzaine d'années refassent surface, redeviennent un facteur d'engagement, un *révélateur* socio-culturel acceptable et suffisant. Dans le contexte actuel, discuter le linguistique équivaut inévitablement à essayer de *justifier* le culturel, et — derechef — à tenter de formuler à priori l'existence politique et l'accès à l'histoire. Le mieux que nous puissions faire pour empêcher cette nouvelle confusion des concepts de langue et de culture est de miser sur la langue comme sur un *instrument* capable d'assumer les disparités ethniques et le caractère composite, individuel, de la nouvelle société québécoise.

Moyen, en effet, plutôt que fin: mieux vaut dans notre position avoir un sens pratique qu'une mystique de la langue, à plus forte raison quand le citoyen se définit d'abord comme un consommateur. «Nous n'avons pas besoin, disait encore André Belleau, de parler français. Nous avons besoin du français pour parler.»

Bon. J'essaie donc d'identifier ce qu'il y avait d'inopérant dans le discours nationaliste d'il y a dix ou douze ans. Quelque chose de bloqué sur une fonction autonymique, sans référent externe, sans débouché concret: *rien là*, assurait-on avec insouciance à tout moment.

C'était parfaitement clair, l'expression parlait d'elle-même: dans la fonction autonymique le référent externe n'a jamais d'importance, il n'entre pas en ligne de compte.

* * *

Et maintenant, dix ans plus tard: que dit-il, le langage? Pas grand-chose, apparemment. Il est devenu prudent, à force.

Mais encore?

— *C'est pas évident*, répète-t-il un peu sottement à tout propos; *pas évident!*

L'air de ne pas même savoir de quoi il serait question.

Mais c'est peut-être bon signe?